



FORUM PHILO 2017 : PEUR DE QUOI ?

PRESENTATION DE LA BIBLIOGRAPHIE

1- *Avoir la colique, les chocottes, les foies, la frousse, les jetons, la pétoche, le trac, la tremblote, la trouille...* Toutes ces expressions sont mentionnées par le dictionnaire *Le Robert* à l'article « peur ». L'abondance des expressions populaires et argotiques sur ce thème donne à penser que la peur est une des expériences humaines les plus répandues.

Au sens fort du terme, la peur est une émotion, c'est-à-dire un phénomène affectif intense, qui accompagne la prise de conscience d'un danger réel ou imaginé, d'une menace, et se traduit par des troubles organiques tels que palpitations, tremblements, sueurs froides. Au sens faible, la peur est une appréhension, un souci, le désir d'éviter une chose considérée comme désagréable ; par exemple : avoir peur de déranger, ou la peur du ridicule.

La langue française nous offre de nombreux mots pour signifier la peur : *appréhension, crainte, effroi, épouvante, frayeur, inquiétude, terreur* ; mais aussi : *angoisse, hantise, phobie, répulsion, panique*. Il n'est pas facile, ni utile ici, de préciser les nuances de sens de tous ces termes ; mais il est important de distinguer d'une part *crainte, peur, terreur* qui ont à divers degrés un objet déterminé, et d'autre part *l'angoisse* éprouvée comme étant sans objet : on ne sait pas dire précisément ce qui nous angoisse.

Il est intéressant aussi de distinguer, en suivant les analyses d'**A. Comte-Sponville** dans la préface de son récent ouvrage *Du tragique au matérialisme, (et retour)* deux sortes de peurs :

- la peur qui porte sur un mal seulement possible, c'est-à-dire futur ou contingent : par exemple avoir peur que ce chien ne me morde (la morsure est seulement possible). Ces peurs sont des craintes, elles sont inséparables de l'espérance. « Pas d'espoir sans crainte, ni de crainte sans espoir » écrit **Spinoza** dans *l'Ethique*.
- Il y a une autre peur qui porte sur un mal actuel ou inévitable ; ce qu'on peut appeler l'horreur, l'épouvante, ou mieux l'effroi. En voyant un film d'horreur ou d'épouvante, on s'effraie non seulement de ce qui peut arriver , mais surtout de ce qui arrive effectivement et spectaculairement. Dans ce cas la peur n'est pas liée à l'espoir ; avoir peur de la mort, ce n'est pas espérer ne pas mourir. Comte-Sponville définit alors l'effroi comme « la considération effrayée ou horrifiée d'un mal certain, qu'il soit présent, passé ou à venir.

2 – La peur étant une expérience pénible, négative, les hommes ont depuis toujours cherché à s'en libérer, à la surmonter. Ils ont pour cela inventé de nombreuses superstitions sensées les prémunir contre ce qui les menace. Les philosophes, eux, ont, depuis l'Antiquité, opposé le pouvoir du raisonnement à la peur. Aussi diverses que soient leurs doctrines, les philosophes « classiques », depuis Platon jusqu'à Descartes, Spinoza ou Kant, considèrent tous qu'au monde irrationnel et obscur des émotions il faut imposer la maîtrise de la raison. Ainsi le sage stoïcien, tel que le décrivent **Epictète** et **Marc-Aurèle**, sachant distinguer ce qui dépend de lui de ce qui n'en dépend pas, ne connaîtra pas les peurs qui viennent de désirs déraisonnables, et parviendra à l'*ataraxie* : le détachement et l'absence de trouble.

Selon **Epicure**, il ne faut craindre ni les dieux ni la mort : les dieux sont hors du monde et ne se préoccupent pas des hommes. Quant à la mort, elle est simple privation de sensibilité ; elle n'est donc rien pour nous. Dans sa *Lettre à Ménécée*, Epicure écrit : « Le mal qui nous effraie le plus, la mort, n'est rien pour nous puisque lorsque nous existons, la mort n'est pas là, et lorsque la mort est là, nous n'existons plus. »

Les grands philosophes du XVII^e siècle, comme ceux de l'Antiquité, continuent à penser que la libération de la peur passe par la maîtrise de la raison sur les passions. **Descartes**, reprenant la morale des Stoïciens, considère qu'il faut « tâcher toujours à me vaincre plutôt que la fortune, et à changer mes désirs plutôt que l'ordre du monde ». Selon **Pascal**, la crainte de la mort dirige notre vie, et pour y échapper nous fuyons dans le divertissement. Mais ce n'est pas le bon moyen de surmonter la peur. « Embarqués » dans l'existence, il nous faut nous prononcer sur la croyance en Dieu, et l'option la moins risquée contre la peur est de parier pour l'existence de Dieu ; on mise des biens finis contre un bonheur infini : « si vous gagnez vous gagnez tout ; si vous perdez vous ne perdez rien. Gagez donc que Dieu est, sans hésiter ! »

Dans le domaine de la philosophie politique, **Hobbes** voit dans la peur de la mort et l'insécurité l'origine du contrat social exposé dans le *Léviathan* : l'état de nature est un état de guerre de tous contre tous ; la raison pousse les hommes à confier tout leur pouvoir et toute leur force à un tiers, homme ou assemblée, qui devra assurer la sécurité et la paix. Ce tiers est le grand Léviathan, autre nom de l'Etat.

3 – Mais la volonté peut-elle vraiment agir sur l'affectivité et éliminer la peur ? Celle-ci n'est-elle produite que par des dangers extérieurs qui nous menacent, ou n'a-t-elle pas aussi des racines au plus profond de nous-mêmes ? Au XIX^e siècle le thème de la peur est approfondi et dépassé par celui de l'*angoisse*, qui deviendra un concept central chez certains philosophes du XX^e siècle. **Kierkegaard** introduit ce concept de l'angoisse pour décrire l'état de crainte et de tentation éprouvé par la conscience face à un possible dont elle ne comprend pas la nature. C'est la situation d'Adam et Eve au paradis terrestre, face à l'interdit divin de toucher l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Ce qui tourmente Adam, c'est sa liberté ; il est libre de choisir le bien ou le mal, de commettre la faute. L'expérience de l'angoisse n'est pas que négative : c'est celle où on est le plus sujet, elle est en quelque sorte le « déclencheur de la subjectivité ».

Chez **Heidegger** l'angoisse est l'expérience originelle du néant grâce à laquelle la réalité humaine (le Dasein) éprouve qu'elle est en retrait par rapport à la plénitude de l'être, et c'est cela qui lui permet d'interroger l'être et de le dévoiler. Chez **Sartre**, l'angoisse est surtout conscience de la responsabilité totale qui découle de la liberté de l'homme. Dieu n'existant pas, l'homme est seul et sans excuse, et il est l'auteur des valeurs que son existence affirme.

Avec la naissance de la psychanalyse, l'angoisse devient également un concept central de la recherche en psychologie, spécialement dans les travaux de **Freud** sur la névrose. Selon le père de la psychanalyse, l'angoisse est une réaction face à un danger qui vient de l'intérieur : nos pulsions ; or, si on peut fuir devant ce qui fait peur, on ne peut pas fuir notre angoisse, pas plus que nos pulsions sexuelles. L'angoisse est alors pour Freud l'affect des affects ; sa grande découverte est que là où il y a désir, il y a angoisse. Dans cette perspective freudienne, on considérera la *phobie* comme la projection de l'angoisse sur un objet extérieur ; ainsi le cas du petit Hans suivi par Freud qui est pris d'une peur panique à l'idée de croiser un cheval.

4 – Depuis la deuxième moitié du XX^e siècle, de nouvelles menaces pèsent sur le monde ; les hommes sont en proie à des peurs multiples ; on pourrait, comme le fait le dossier sur la peur de *Philosophie Magazine* (novembre 2009) dire que « nous sommes entrés dans une civilisation panique », ou parler de « l'âge contemporain de la catastrophe ». Pas étonnant alors que les ouvrages contemporains sur le thème de la peur abondent. La problématique souvent posée consiste à se demander si on a raison d'avoir peur. Pour certains auteurs, la peur est plutôt bonne conseillère : le sens du danger aurait été le plus souvent profitable aux hommes, il faudrait faire preuve d'un « *catastrophisme éclairé* » selon la formule de **J.P. Dupuy***, pour prévenir autant que possible les périls qui nous menacent. Pour les autres la peur est une ennemie : il importe de faire échec à la peur ; ceux qui nous gouvernent instrumentalisent la peur ; ils font peur avec la peur pour nous manipuler.

a) **Gunther Anders**, philosophe allemand qui fut le premier mari d'Hannah Arendt, considère que le 6 août 1945, jour de l'explosion de la bombe d'Hiroshima, marque le début d'une ère nouvelle, celle où l'humanité est devenue capable, de manière irréversible, de s'exterminer elle-même. La science et la technique se retournent désormais contre l'homme. Les risques qui nous menacent : réchauffement climatique, catastrophe nucléaire, sont trop grands pour qu'on puisse vraiment les concevoir ; dès lors nous n'arrivons pas à croire ce que nous savons et à agir en conséquence. C'est pourquoi Anders, et avec lui d'autres penseurs « catastrophistes » : **Hans Jonas**, **Paul Virilio** ou **Jean-Pierre Dupuy** militent pour une prise de conscience, quitte à agiter l'épouvantail de la catastrophe. **Anders** ne refuse pas d'être traité de « semeur de panique » ; c'est ce qu'il veut être car, écrit-il, « la tâche morale la plus importante aujourd'hui consiste à faire comprendre aux hommes qu'ils doivent s'inquiéter et qu'ils doivent ouvertement considérer la peur légitime. ».

Hans Jonas propose une éthique pour l'avenir dont le fondement est le « *Principe responsabilité* » (c'est le titre de son ouvrage paru en 1979). A partir du moment où l'homme a la puissance matérielle de détruire la nature, ses nouvelles responsabilités concernent la perpétuation de l'humanité ; et pour cela, la peur n'est pas un mal à fuir mais un avertissement à prendre en compte, et peut-être même une méthode de résolution des problèmes.

Plus près de nous puisqu'il interviendra au Forum, **Jean-Pierre Dupuy** milite pour un « *catastrophisme éclairé* ». Il considère que nous n'avons pas assez peur des dangers qui nous menacent, et que, pour essayer d'éviter ceux-ci, il faut réhabiliter la peur, mais une peur qui ne paralyse pas, une peur intellectuelle, inventive et contrôlée, qui soit utile à l'action.

Les idées de ces penseurs ne sont bien sûr pas étrangères à la mise en place du *Principe de précaution* entériné en 1992 lors de la Déclaration de Rio, à l'issue de la deuxième Conférence des Nations Unies sur l'environnement et le développement. Il a pour but de mettre en place des mesures pour prévenir des risques lorsque les connaissances scientifiques et techniques ne sont pas à même de fournir des certitudes, principalement dans les domaines de l'environnement et de la santé. Il en est de même pour l'*état d'urgence*, mesure prise par un gouvernement en cas de péril imminent dans un pays ; des libertés fondamentales comme la liberté de circulation ou la liberté de la presse peuvent être restreintes. En France, il a été appliqué sept fois entre 1955 et 2015, et une huitième fois le 14-11-2015, après les attentats du 13 novembre.

b) Qu'on adhère ou non aux idées des « semeurs de panique », la peur semble être en effet une passion dominante de notre temps : peur de terrorisme et des dérèglements climatiques, mais aussi peur économique, xénophobie, crainte du chômage ou du déclassement, des pesticides, de la prolifération nucléaire ou du transhumanisme. Certaines des peurs éprouvées collectivement aujourd'hui ont certaines propriétés de l'angoisse : leurs motifs sont à la fois multiples et insaisissables ; la peur n'est plus une réaction aiguë et momentanée, mais une donnée constante de notre « être au monde ». Les sentiments collectifs d'aujourd'hui

n'expriment plus des espoirs tels que la paix ou le progrès, mais des phobies. La peur apparaît comme le ferment de « l'être ensemble », la dernière forme de notre appartenance au corps social. Mais on peut se demander avec **Marc Crépon** « si la communauté de la peur peut tenir lieu de communauté politique ». Les philosophes classiques d'Aristote à Montesquieu remarquaient déjà que la crainte était le ferment du despotisme, les citoyens étant prêts à s'abandonner à un despote pour être délivrés de la peur.

Plusieurs auteurs contemporains partant de cette idée dénoncent une nouvelle forme de despotisme qui se développerait à l'ombre de la démocratie libérale, et dont le levier serait la gestion et la manipulation de nos peurs. C'est le cas de **Giorgio Agamben**, **Corey Robin** et **Zygmunt Bauman**. Ce dernier constate l'omniprésence du thème de l'insécurité dans le discours politique ; il y voit le retour d'une idéologie sécuritaire venant compenser le renoncement de l'Etat à assurer la « sécurité sociale » de ses membres. Pour ces auteurs, il y aurait instrumentalisation, manipulation de la peur : « on fait peur avec la peur ».

Sans nier la réalité des dangers qui nous menacent, on peut remarquer que la peur qu'ils suscitent est décuplée par la rapidité et l'omniprésence de l'information. Le flux d'informations toujours plus rapide serait, selon **Paul Virilio**, en partie responsable de l'anxiété sociale ; grâce à Internet, on assiste à un « communisme des affects » qui a remplacé les communautés d'intérêts d'autrefois. En informant toujours plus vite, on provoque des phénomènes paniques. « Ce qui nous menace, c'est l'accélération », dit Virilio. Les terroristes savent très bien utiliser les media pour semer la terreur.

Nombre de scientifiques et de philosophes s'insurgent contre le *Principe de précaution* qui, selon eux constitue une grave entrave au progrès. Pour **Alain de Kervasdoué**, c'est même « une véritable insulte à la raison (...) l'esprit des Lumières s'éteint dans les pays qui l'a vu naître. » Pour **Dominique Lecourt***, qui interviendra au Forum, une véritable peur de la science s'est développée dans l'opinion sous l'influence des media, à la place de la croyance en son pouvoir libérateur ; or il ne croit pas en « la pédagogie par la peur », ni qu'on puisse construire un monde meilleur avec la précaution comme principe et non l'espérance. Contre ce qu'il appelle « L'inquiétant Principe de précaution », **Gérald Bronner**, également futur intervenant du Forum, propose de « réenchanter le risque ».

Si, comme le pensent J. P. Dupuy et bien d'autres, nos peurs contemporaines sont ancrées dans la peur fondamentale de la mort, alors les questions abordées au prochain Forum seront à la fois très actuelles et de portée universelle ; cela promet des échanges passionnants.

* Voir le dialogue entre J.P. Dupuy et Dominique Lecourt dans le dossier « *Avons-nous raison d'avoir peur ?* » de *Philosophie Magazine* de novembre 2009. Plusieurs passages de cette présentation doivent beaucoup à ce dossier.

Présenté par l'Association du Forum Philo Le Monde Le Mans

Le 03/10/2017